

André-Alain MORELLO

ÉCLATS DE GIONO



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

GIONO 2020

Giono est mort en 1970. Cinquante ans plus tard, son œuvre s'est imposée comme une des grandes œuvres du vingtième siècle. Une œuvre consacrée dès 1971, par son entrée dans la Bibliothèque de la Pléiade, puis par l'université et la critique savante : aux colloques du centenaire de sa naissance en 1995, a succédé celui du cinquantenaire de sa mort en 2020¹. Mais cette œuvre est aussi un mystère. Giono, comme l'a souligné son biographe, Pierre Citron, est, « par bien des côtés, unique ».² Son œuvre est restée en marge des grands courants littéraires du vingtième siècle ; l'écrivain a vécu loin de Paris, dans une petite ville ; il est autodidacte, mais lecteur boulimique, et même de ses contemporains, de Faulkner, de Proust, de Sartre. Cette œuvre frappe par son ampleur et sa variété. Qu'ont de commun *Le Chant du monde* et *Un roi sans divertissement*, *Pour saluer Melville* et *Le Bonheur fou*, si ce n'est l'éclat du style ? Une œuvre qui est apparue comme divisée, alors qu'elle ne cesse de se réinventer, et qui trouve peut-être son unité la plus forte dans l'image multiple qu'elle offre de l'artiste.³ Chaque personnage de Giono incarne en effet à sa manière une figure de l'écrivain : Bobi dans *Que ma joie demeure*, Angelo dans *le Hussard sur le toit*, Langlois dans *Un roi sans divertissement*. Une œuvre placée sous le signe du désenchantement du monde, mais dans laquelle on trouve un sens du sacré qui ne se résume pas à une simple forme de panthéisme⁴. C'est dire toute la variété des lectures

¹ « Giono paysages », au MUCEM de Marseille, 6-8 février 2020.

² Pierre Citron, *Giono*, Paris, Seuil, 1995, p. 5.

³ Voir les essais complémentaires de Henri Godard, *D'un Giono l'autre*, Paris, Gallimard, 1995, et Jean-François Durand, *Les métamorphoses de l'artiste, L'esthétique de Jean Giono*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2000.

⁴ Chez Giono, « l'union avec le cosmos, la présence frissonnante et inquiétante de la nature, la puissance d'évocation des personnages romanesques ouvrent [ses] récits à un sens du sacré, assez rare dans la littérature française. » (Dominique Rabaté, *Le roman français depuis 1900*, Paris, PUF, 1998, p. 28.)

possibles, comme si chaque lecteur avait sa vision de Giono : le pacifiste, le romancier, l'historien, le voyageur, l'essayiste, le dramaturge, le cinéaste, le poète.

Sans doute Giono conserve-t-il ses détracteurs, gênés par l'engagement pacifiste de l'auteur. Si Giono, avec *Le Grand troupeau*, écrit des pages qui sont parmi les plus fortes consacrées à la première guerre mondiale, donnant une vision dantesque de la guerre, il devient dans les années trente ce pacifiste viscéral qui écrit : « *Je ne peux pas oublier la guerre. [...] L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque.* »⁵ Le romancier se transforme en militant, qui publie *Refus d'obéissance*. Tout a été dit sur les dérives de ce pacifisme. C'est peut-être Gide qui, un des premiers, voit dans l'attitude de Giono une erreur funeste, dans un texte resté à l'état de manuscrit du vivant de Gide, Gide l'ayant écrit pour faire libérer Giono incarcéré en septembre 1939 :

« Si vive que soit mon amitié pour Giono, je n'ai pu toujours le suivre ni l'approuver. [...] Le grand succès que ses livres remportaient à l'étranger et particulièrement en Allemagne l'amena un instant à espérer pouvoir jouer un rôle de conciliateur, alors que la conciliation n'était hélas déjà plus possible. Je me souviens de lui avoir à ce sujet exprimé mes craintes. Il était trop intelligent pour ne pas les avoir eues de lui-même, pour ne pas avoir compris (il y a plus de deux ans de cela) le parti que l'Allemagne pourrait prétendre tirer de ses écrits dont elle se gardait de reproduire ce que précisément elle aurait dû écarter, ce qui pouvait la désarmer, l'insurger contre l'oppression militaire. Il eut alors un redressement vigoureux et donna à entendre à l'Allemagne qu'il n'admettait pas qu'on se servît de son enseignement pour des fins à l'encontre de tous ses vœux. Somme toute ce qu'il souhaite est précisément ce pourquoi la France se bat aujourd'hui. Son erreur est, ou fut, de croire qu'on pouvait l'obtenir sans combattre, cette liberté dans la joie, du moment que l'Allemagne prenait les armes pour tâcher de nous l'enlever. »⁶

Le pacifisme, sans aucun doute, est le drame de Giono. On peut dire de lui ce que l'on a dit du pacifisme d'Alain : « La conviction d'Alain que tous les pouvoirs sont au fond de même nature, jointe à

⁵ *Refus d'obéissance, Récits et essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, VII, 261.

⁶ Gide, *Essais critiques*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 913-915.

son relatif dédain pour la science historique, l'a conduit à ne voir dans le nazisme qu'une forme radicalisée de l'oppression menaçant toute société, donc à ne pas saisir le caractère dramatiquement inédit de cette tyrannie.»⁷ De son côté, Henri Godard, dans l'*Album Giono* de la Bibliothèque de la Pléiade, parlait, à propos de Giono, d'un «pacifisme aveugle et inconditionnel que l'Histoire a mis en accusation», et ajoutait : «on est tenté de penser que ce qui lui a manqué surtout, c'est une perception assez nette des fondements et des buts du nazisme, faute de quoi comptait seule pour lui la volonté d'éviter à d'autres l'horreur qu'il avait vécue.»⁸

L'année 2020, celle du cinquantenaire de la mort de Giono, restera sans doute dans l'histoire comme celle d'une pandémie. Giono est, pour beaucoup de ses lecteurs, d'abord le romancier du *Hussard sur le toit*, roman de l'épidémie, très éloigné de l'esthétique de *La Peste* de Camus. Chez Giono, le choléra, plus encore qu'une allégorie de la guerre, est «une épidémie de peur» ainsi qu'une «impatience» radicale devant les demi-mesures de l'existence. Le médecin philosophe rencontré à la fin du roman explique à Angelo que «la mélancolie fait plus de victimes que le choléra», qu'elle fait de la société «une assemblée de morts-vivants», qu'elle pousse les hommes «à des démesures de néant.»⁹ *Le Hussard sur le toit* est ce roman vertigineux qui associe une épopée de la jeunesse et de l'énergie à une allégorie de toutes les pulsions de mort et de destruction. Ne ressemblant guère au docteur Rieux de Camus, Angelo est aussi, à sa manière, un combattant et un soignant, que la traversée de l'enfer mène à d'étranges pensées : «Je pourrais donc jouir du plus vif bonheur au sein de la lâcheté, du déshonneur et même de la cruauté. L'homme est également fait pour ces sentiments qui me paraissent d'un autre monde»¹⁰. Avec cet étrange *Hussard*, Giono conquiert un nouveau lectorat. Nimier voit dans le roman le chef-d'œuvre de Giono. Seul Bataille est critique, et agressif, dans une note d'un article sur

⁷ Cécile-Anne Sibout, «Un citoyen pacifiste mais patriote face à la guerre : l'engagement volontaire d'Alain en 1914», *Alain. Un philosophe rouennais engagé*, sous la direction de Natalie Depraz, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2017, p. 154.

⁸ Henri Godard, *Album Giono*, Paris, Gallimard, 1980, p. 148-149.

⁹ *Le Hussard sur le toit* (IV, 607).

¹⁰ *Le Hussard sur le toit* (IV, 510).